

BULLETIN  
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE  
LE VIEUX-LIÈGE  
ASSOCIATION SANS BUT LUCRATIF

*100<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE*

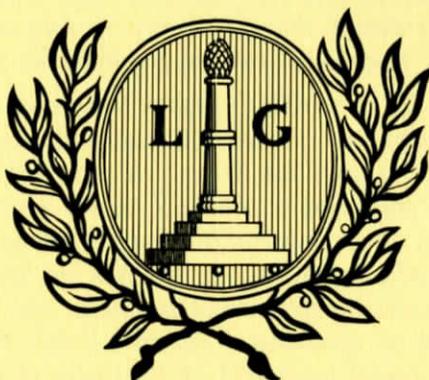
COMITÉ  
DE VIGILANCE ET D'ACTION

POUR LA SAUVEGARDE ET LA RESTAURATION  
DES ÉDIFICES ANCIENS,

POUR L'EMPLOI DES STYLES ET MATÉRIAUX  
LOCAUX,

ET POUR LA PROTECTION DES SITES

RÉDACTION : Philippe GEORGE,  
Service d'Histoire du Moyen Âge,  
Université de Liège (bât. A2), place  
Cockerill 3, 4000 Liège.  
Tél. 041/66.53.83.



D'ÉTUDES  
ET DE VULGARISATION

DE L'ARCHÉOLOGIE, DE L'HISTOIRE, DE LA DIA-  
LECTOLOGIE, DE LA TOPONYMIE ET DU FOL-  
KLORE AU PAYS MOSAN.

FONDÉ LE 20 FÉVRIER 1894

ABONNEMENT aux publications : non  
membres : 900 F à verser au C.C.P.  
000-0323840-54 de l'Association ;  
membres : 600 F.

RIEN AYZEZ S'IL N'EST COGNV

UN JEUNE HOMME AU LEVANT  
LE SÉJOUR À SMYRNE D'ARISTIDE DETHIER  
(1828-1834)

par CARL HAVELANGE

# UN JEUNE HOMME AU LEVANT

## LE SÉJOUR À SMYRNE D'ARISTIDE DETHIER (1828-1834)

par CARL HAVELANGE\*

Il était une fois un jeune homme de bonne famille prénommé Aristide et dont le destin n'eut rien de vraiment exceptionnel ; rien en tout cas qui justifîât que l'on en fit ce qu'il est convenu d'appeler par les auteurs de biographies un « personnage historique », rien qui justifîât que l'on s'interrogeât à son propos de manière plus approfondie que ne le fit, à la fin des années vingt, l'auteur de la courte notice qui lui a été consacrée dans la *Biographie nationale*<sup>1</sup>. Aristide Dethier, né à Paris le 11 juin 1800, décédé à Theux le 23 février 1871, a légué peu de chose à la postérité : deux ou trois brèves plaquettes dont la plus intéressante porte le titre austère : *Renseignements pour le commerce de la Belgique avec la Turquie*<sup>2</sup>.

Son père, l'avocat Laurent-François Dethier (1757-1843), révolutionnaire de la première heure, président du Congrès de Franchimont, représentant du département de l'Ourthe au conseil des Cinq-Cents puis membre du Congrès National, est sans aucun doute une personnalité de plus grande envergure<sup>3</sup>. C'est à Laurent-François d'ailleurs, dont la personnalité très affirmée eut certainement sur son fils une influence déterminante, que l'on doit d'avoir conservé une documentation exceptionnelle concernant la famille Dethier. Ces très riches archives, transmises de génération en génération, sont aujourd'hui la propriété de Monsieur Henri Delrée qui, depuis de nombreuses années, en assure à la fois le classement et l'exploitation. Une partie non négligeable des archives Dethier, exhumée et partiellement triée par Henri Delrée, concerne Aristide : plusieurs centaines de lettres (envois et réponses), journaux intimes et souvenirs de voyage, notes et rapports divers, dessins et aquarelles, soit un ensemble documentaire tout à fait impressionnant et, en un certain sens, d'autant plus intéressant qu'il

---

\* Adresse de l'auteur : rue César Franck 20, 4000 Liège.

1. T.34 (1926-1929), c.867-868 (notice rédigée par Fernand Brassinne).

2. Verviers, imprimerie d'Eugène Coumont, 1835, 56 p. in-4°, tableau.

3. Au sujet de Laurent-François Dethier voir : Joseph MEUNIER, *Un acteur de la révolution liégeoise. L'avocat Laurent-François Dethier, 1757-1843, géologue et publiciste, représentant du peuple au Conseil des 500, membre du Congrès National de Belgique et ses correspondants*, *Bulletin de la Société Verviétoise d'Archéologie et d'Histoire*, t. 44, 1957, p. 6-113 et t. 46, 1959, p. 7-144 ; Étienne HÉLIN et Henri DELRÉE, *Introduction des fameuses mécaniques anglaises à Verviers*, dans *Le Vieux-Liège*, n° 235, 1986, p. 197-206 ; Marie-Rose THIELEMANS, *Racines idéologiques et parcours politique de deux membres libéraux du Congrès National : Laurent-François Dethier et Goswin De Stassart*, dans Piet LENDERS, *Le personnel politique dans la transition de l'ancien régime au nouveau régime en Belgique (1780-1830)*, *Anciens Pays et Assemblées d'États*, XCVI, 1993, p. 187-196.

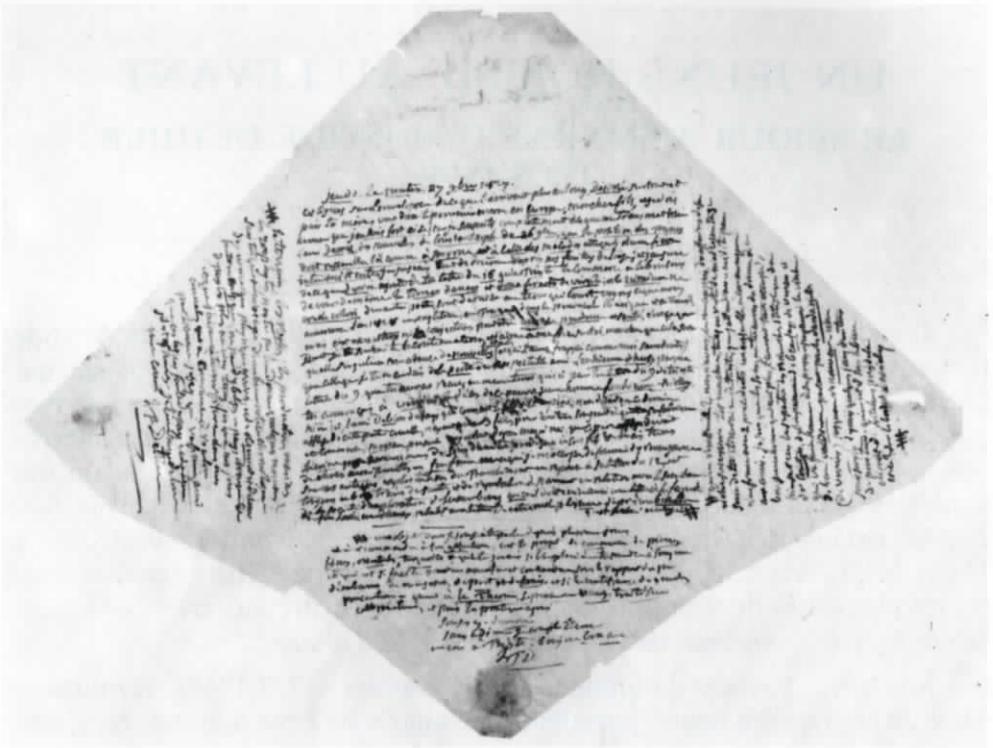


Fig. 1. — Lettre de Laurent-François Dethier à son fils Aristide.

permet de diriger le regard sur un personnage de seconde zone et que rien ne destinait *a priori* à ce qu'il devînt l'objet tardif d'une enquête historique. Certes, nous le verrons, un certain nombre des documents laissés par Aristide Dethier peuvent être utiles à l'histoire de la santé, de l'économie ou de la politique et des relations internationales mais, répétons-le, en tant que tel, le personnage ne semblait pas de nature à susciter aujourd'hui un intérêt historique très particulier : seule l'ampleur de la documentation, et la possibilité qu'elle offre ainsi d'entrer dans l'intimité de pensée et d'émotion d'un homme de la première moitié du dix-neuvième siècle, nous semble justifier que l'on s'arrête avec quelque attention à son cas<sup>4</sup>.

À ce titre, au-delà même des péripéties de son existence et du caractère irréductiblement singulier de toute personnalité, Aristide retrouve une certaine forme d'anonymat, car il est avant tout un homme de son temps : porté, plus qu'il n'en est l'acteur, par les événements dont il est témoin et façonné, plus qu'il n'en est l'auteur, par les idées qui sont à la source de ses enthousiasmes et de ses ambitions. Tout le personnage est là, pour peu

4. Nous tenons à remercier très chaleureusement Monsieur Henri Delrée, toujours prodigue de conseils avisés et qui met à notre disposition l'ensemble des archives d'Aristide Dethier. Il va sans dire que sans lui cette recherche n'aurait pas été possible.

que nous puissions le percevoir avec justesse, dans cette particulière tension qui le fait osciller entre un souci d'affirmation de soi, d'une part, et un souci beaucoup plus conventionnel d'intégration à la société des notables, d'autre part. Sans doute, si nous étions psychologue, serions-nous en mesure d'identifier avec plus de finesse et de précision les traits de sa personnalité qu'Aristide nous livre au gré de sa correspondance ; sans doute pourrions-nous également – cherchant à mettre en lumière les aspects plus secrets d'une telle structure psychique – nous interroger plus avant sur la place occupée par un père à la personnalité très indépendante et à la présence d'autant plus marquée que le père et le fils entretiennent une correspondance extrêmement régulière<sup>5</sup>. Contentons-nous d'évoquer un rêve qu'Aristide consigne dans un de ses journaux de voyage et qui, donné ici en manière d'exergue, révèle quelque chose d'Aristide, quelque chose, sans doute, de très intime, mais dont on laissera à chacun la liberté d'interprétation : *11 novembre 1834 – rêvé de mon père, qu'il se tenait près d'un arbre dans le verger et ne voulait pas rentrer quoiqu'il plût et que je le priasse vivement de ne pas se laisser mouiller à plaisir*<sup>6</sup>.

\*  
\* \* \*

Aristide, de toute évidence, est un jeune homme doué. Il accomplit, nous dit-on, de brillantes études au lycée de Liège<sup>7</sup>, mais il ne poursuit pas plus avant sa formation académique. Ses goûts ou peut-être une certaine forme d'indétermination le portent vers les affaires, le commerce. Tout naturellement, puisqu'il réside dans la belle maison familiale de Theux, il noue des contacts auprès des très prospères industriels du textile verviétois. En 1825<sup>8</sup>, il est attaché en qualité de voyageur de commerce à une importante fabrique de draps de Verviers, la firme Kaison qui le charge, deux ans plus tard, d'ouvrir un comptoir commercial au Levant, plus précisément à Smyrne qui constitue, avec Constantinople, l'un des principaux points de contact commerciaux entre l'Occident et l'Orient. L'empire Ottoman représentait un important débouché pour le textile verviétois, mais, à la veille de la bataille de Navarin (octobre 1827), la désorganisation des relations commerciales nécessitaient que l'on mît en place une représentation permanente. L'entreprise est séduisante et pleine de promesses : Aristide accepte d'enthousiasme et prend la route de Smyrne à l'automne 1827 : Namur, Paris, Châlon, Lyon, Trieste où il s'embarque, fin janvier 1828, après deux mois et demi d'attente, sur un brick chargé de *café de spéculation*,

5. Une lettre et sa réponse par quinzaine, au moins, au cours de la période 1828-1834.

6. Sauf indication contraire, toutes les citations renvoient au Fonds Dethier (archives privées de Monsieur Henri Delrée). Nous rétablissons seulement la ponctuation et l'accentuation parfois anarchique des lettres d'Aristide.

7. Fernand BRASSINNE, *op.cit.*, c. 867.

8. *Ibidem*.

l'Alexandre, qui sera escorté par une corvette de 52 canons. *Je suis donc en mesure de braver la mer et les pirates*, écrit-il à son père, [...] *et je pars plein d'espoir*<sup>9</sup>.

Arrivé à Smyrne au printemps 1828, Aristide y restera sept années, jusqu'en octobre 1834, date de son embarquement pour un retour en Belgique qui devait être, contre son gré, définitif<sup>10</sup>. Sept années décisives dans la vie d'Aristide et qui le conduisent, comme il l'écrit à plusieurs reprises, de l'enfance à l'âge d'homme. Nous ne connaissons pas tout – tant s'en faut – de la vie d'Aristide Dethier au cours de cette période charnière, le moment fort, sans aucun doute, de toute son existence<sup>11</sup>. Ce qu'il nous en dit autorise cependant, d'emblée, une description assez fidèle, sinon des détails de son existence, du moins – et c'est bien là ce qui nous intéresse au premier chef – de son état d'esprit et de sa perception d'une aventure à propos de laquelle il nourrissait les plus grandes espérances. De l'enfance à l'âge d'homme : cette entrée peu banale dans le monde, sur fond mêlé d'enthousiasme et d'inquiétude, donne la trame d'une existence un peu en demi-teinte et qui révèle, chez Aristide, la coexistence de deux mondes ou de deux idéaux. L'idéal de l'encyclopédisme, pourrâit-on dire, d'un éclectisme éclairé ou d'un humanisme distingué qui dut lui être directement transmis par son père ; les impératifs de la réussite, d'autre part, dans un monde en transformation dont il n'est pas sûr qu'Aristide ait maîtrisé toutes les données.

La correspondance d'Aristide, celle principalement qu'il entretient avec son père durant les sept années de son voyage, se veut d'abord le reflet de cet idéal de vie très dix-huitième siècle qui voudrait conjuguer beauté, distinction, intelligence et engagement éclairé pour la cause de l'humanité. Une des premières lettres de voyage, postée à Trieste le 21 novembre 1827, donne le ton et précise, en quelque sorte indirectement, le style – pas seulement épistolaire – auquel Aristide prétend correspondre en insistant sur les *bonnes qualités* du billet de son père, sur son *écriture fine et châtiée* qui avait *tout réuni pour me plaire*, sans pour cela, poursuit-il avec humour, *vouloir vous flatter ni vous inspirer de la gloire*. C'est d'une plume qui se voudrait également fine et châtiée dont Aristide se munit pour consigner à

9. Lettre de Trieste du 13 janvier 1828.

10. C'est par erreur que la notice précitée de la *Biographie nationale* donne 1837 comme date du retour.

11. L'abondance de la documentation, les nombreuses difficultés de lecture, la nécessité d'un classement systématique de tous les documents, celle également de recourir à d'autres sources documentaires que le Fonds Dethier (archives du ministère des affaires étrangères, archives d'entreprises, presse liégeoise et verviétoise), supposent un travail de très longue haleine que nous n'avons pas encore été en mesure de consentir. La présente étude repose principalement sur la transcription et l'analyse d'une centaine de lettres d'Aristide, écrites au cours de ces années 1828-1834, de quelques deux cents pages de ses notes de voyage et d'une série plus restreinte d'autres lettres et documents glanés dans le Fonds Dethier. Il y a encore beaucoup à faire, tant pour les années passées à Smyrne que pour celles qui précèdent et qui suivent cette période.



*figure nous prouvèrent clairement que leur intensité verticale avait été tout autre que nous ne l'avions cru. Un petit aigle noir est venu planer sur nos têtes, je l'ai salué d'une balle perdue, il a fait une révolution sur lui-même et est parti à tire d'ailes et sans demander son reste ; cependant nous avons déployé une bonne carte et la boussole à la main nous sommes mis à reconnaître l'immense et célèbre paysage qui se déployait sous nos pieds [...]. Les principaux lieux que nous avons reconnus sont [...] le golphe et la grande plaine d'Éphèse, [...] toute Samos, des pics couverts de nuages indiquaient Naxos et Andros ; plus près de nous Scio, le paradis terrestre des Grecs modernes et un des grands théâtres de leur gloire et de leurs malheurs dans cette dernière guerre [...], plus près encore le golphe de Smyrne et au fond le berceau d'Homère, Smyrne elle même vue comme une tache d'un gris roux. Retournant au nord ouest nous découvrons Phocée, le golphe de Sanderly, la plaine de Pergame et en face toute Mythilène. Par la pensée nous cherchions l'enfumée Lemnos et la côte si célèbre de Troie. Nous disions là est Constantinople ; le vent qui nous passe sur la tête y était il y a quelques moments ; cependant ce vent était pur comme le ciel dont il semblait descendre et Constantinople éprouvait au moment même une de ses grandes régénérations : tout y était en feu ! Mais que sont pour l'éternellement jeune nature, les grandes joies, les grandes peines des hommes ? une poignée de cerises ou une pierre jettée dans un nid de fourmis ! ou peut être encore moins que cela. Mais redescendons sur la terre : voici le journal minéralogique de ce petit voyage [...]*

Épargnons au lecteur la description minutieuse des schistes, calcaires, argiles, anthracites, marbres, cristaux de roches et divers quartz qu'Aristide a pu identifier, mais reconnaissons l'intention évidemment littéraire – cette intention fût-elle ici manifestée dans la sphère privée de l'échange épistolaire – d'une telle prose qui correspond très étroitement, par la forme et le contenu, au genre très prisé des récits de voyages tels qu'on les écrivait au XVIII<sup>e</sup> et encore au XIX<sup>e</sup> siècles<sup>12</sup>. De tels récits ne sont pas simples narrations : ils renvoient, très explicitement, à un projet de savoir dans lequel l'itinéraire individuel du voyageur, la spécificité des lieux et des faits qu'il voit et qu'il décrit, l'universalité, enfin, des réflexions que ces-derniers lui inspirent sont intimement mêlés, manière d'éclectisme caractéristique de l'encyclopédisme des Lumières et qui, d'un point de vue à la fois littéraire et thématique, sera comme exacerbé par le mouvement romantique<sup>13</sup>. Tout

12. Innombrables sont les descriptions d'Aristide. Elles mériteraient d'être présentées et commentées de manière systématique. Nous ne formulons ici qu'un certain nombre de caractéristiques dominantes qui serviront de point de départ à une analyse plus approfondie.

13. À propos de l'inspiration romantique des lettres d'Aristide, on résiste mal au charme désuet et quelque peu compassé de ses descriptions de l'Orient, vieilles gravures empoussiérées et au trait un peu maladroit. Ainsi – entre tant d'exemples – du récit qu'il donne de sa découverte de Constantinople, alors qu'il n'est pas encore débarqué du bateau qui vient de l'y conduire. 10 septembre 1830 : *Rien de si large, de si beau, de si romantique tout à la fois. Étendez sur deux collines parallèles, de quelques centaines de pieds de haut, ondu-lées de la manière la plus gracieuse, étendez-y les mille plus beaux jardins paysagers du monde,*

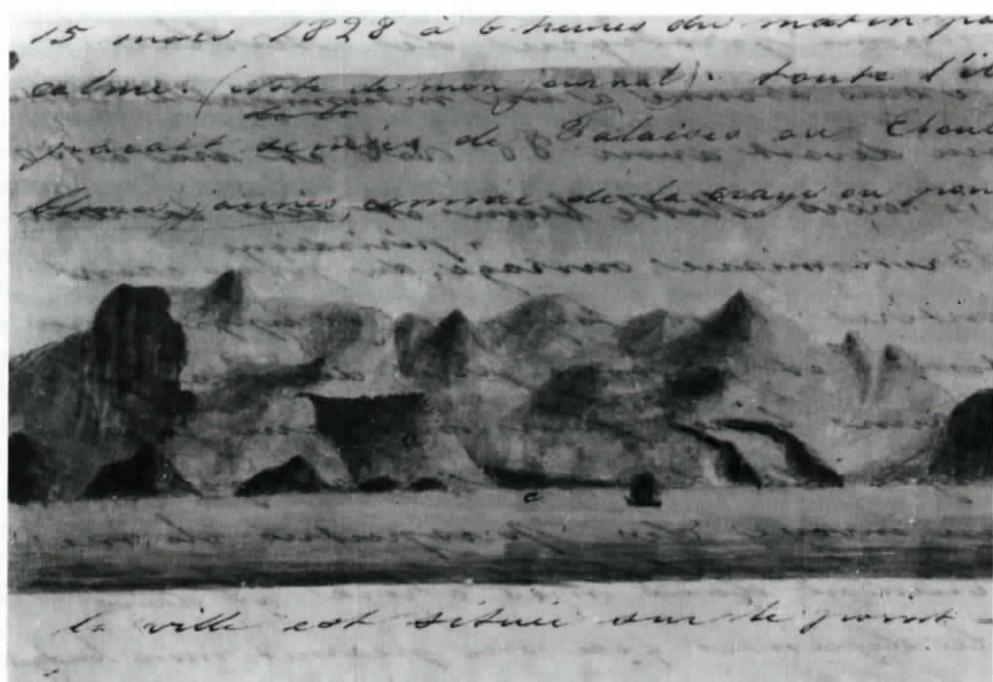


Fig. 3. — Lettre d'Aristide Dethier à son père Laurent-François, ornée d'une aquarelle.

se mêle dans les descriptions d'Aristide, parce qu'aux limites de toute volonté de savoir il y a cette description idéale qui rassemble en une prose unifiée tous les registres du connaissable, c'est-à-dire du descriptible. On retrouve dans presque chacune de ses lettres la même juxtaposition d'éléments : soi-même, la nature, le passé et le présent. *Soi-même* : l'individu comme motif majeur de la sensibilité romantique ou pré-romantique très encline à telle forme quelque peu nostalgique d'introspection ; la *nature* : sous toutes ses formes – géologique, mais aussi météorologique, biologique, géographique, ... – puisque, en l'absence de distinction tranchée entre sciences de la nature et sciences humaines, le projet de connaître les hommes n'est pas encore dissocié de celui de connaître le monde ; le *passé* :

avec leurs kiosques, leurs fontaines, leurs échappées de vues, parsemez-les de mosquées dorées, de palais en style chinois, mettez-y les arbres les plus pittoresques, animés de la plus riche végétation, comparez le Sérail pour sa beauté au bosquet de cette riche gravure nommée « l'île enchantée », partagez le tableau en deux, faites-y couler le plus riche des fleuves, couvrez-le de centaines de navires depuis le formidable vaisseau à trois ponts jusqu'à [la] goëlette grecque ou ionienne, semez-le de milliers de canots en forme de lance et dont l'extrême légèreté ne peut le céder qu'à l'extrême élégance ; faites les, non pas voguer, mais voler sur la surface de l'eau [...]; embarquez-y des centaines d'habits caractéristiques mais différents, des femmes voilées, découvertes, en chapeaux turbans, en cheveux, mais plus intéressantes à mesure qu'on a pris plus de soins de les dérober aux regards indiscrets ; créez un ciel sans nuage, un air vif, rapide mais ni chaud ni froid, animez cela par la pensée ; au lieu des oies, des canards de nos châteaux, admirez la rapidité de ces troupes d'alcyons qui ne reposent jamais, de ces majestueux cygnes sauvages ; au lieu des carpes d'un étang bourbeux, voyez d'énormes dauphins, des poissons à épée, des souffleurs qui viennent se jouer au milieu de la ville ; enfin pensez que vous êtes à Constantinople, rappelez-vous les temps anciens, les temps modernes et définissez si vous le pouvez les sensations que vous éprouvez.

c'est-à-dire l'Antiquité, ce pôle majeur de reconnaissance, cette source intarissable d'enthousiasme qui se situe aux racines de la culture d'Aristide et qui acquiert une présence toujours plus forte à mesure qu'il découvre les sites archéologiques d'Asie mineure et de Grèce ; le *présent* enfin, c'est-à-dire la rencontre déroutante avec l'Orient et l'imbroglio politico-militaire de la question d'Orient dont Aristide relate fidèlement les péripéties<sup>14</sup>.

Considéré sous cet angle, le projet intime d'Aristide est évidemment littéraire et scientifique. Ses activités commerciales, dont il parle assez peu à son père au cours des premières années passées à Smyrne, paraissent presque secondaires dans l'image qu'il cherche à montrer ou à construire de lui-même. Aristide voudrait se donner comme un savant et – puisque à l'époque ce sont là presque des synonymes – comme un homme de lettres. Il aspire à exister là où savoir et notabilité sont conjugués en une même figure idéalisée de soi. Presque chacune de ses lettres témoigne de cette ambition en même temps sourde et tellement manifeste. Ambition qui est à la fois toujours affirmée, mais qui n'a pas encore trouvé les moyens de son accomplissement et qui, de nombreuses lettres en témoignent, doute d'être jamais en mesure de les trouver. *Mon cher père, écrit-il le 18 juillet 1829, vos [dernières] lettres me sont parvenues ensemble. J'ai souri à [votre] idée de comparer mes voyages [...] avec ceux de l'aigle et les vôtres à [ceux] de la fourmi ; mais il y a en effet de la vérité dans cette comparaison en ce que l'Aigle traverse un grand pays sans presque le voir ni le connaître et que la Fourmi tire un immense parti de son petit voyage. Qu'ai-je fait pour la science ? Rien ou bien peu de choses, et pourtant j'ai vu une quantité de nouvelles villes, de nouveaux ponts et de nouvelles rivières.*

14. La plupart de ses lettres contiennent le récit des derniers événements qui mettent aux prises le sultan et le pacha d'Égypte, la Grèce et les puissances européennes. La perception par Aristide de ces événements mériterait sans doute une étude à part. Contentons-nous, ici encore à titre d'exemple, de citer un passage dans lequel le problème est abordé et qui donne le ton des récits d'Aristide et de sa volonté d'analyse. 13 août 1834 : *la Syrie s'est mise en révolution contre le système de Mehemet Aly pacha d'Égypte, et la Porte à ce que l'on croit rassemble des troupes pour aller attaquer son vassal en venant au secours des insurgés ; on dit aussi qu'elle prépare sa flotte, que les Russes doivent l'appuyer etc. etc ; mais je ne puis croire que les anglo-français le permettent. Nous avons ici un célèbre exilé de la monarchie citoyenne ; Marmont duc de Raguse. Il voyage pour son plaisir et instruction dit-on ; je sais pour l'avoir entendu de sa bouche, qu'il a été effrayé de l'organisation militaire turque et de la civilisation de Mahmoud. il est assuré que le plus petit prince d'Europe, fût-ce le roi de la Grèce [...] pourrait faire la conquête de Constantinople. Enfin je ne doute pas qu'il se persuadera, s'il va revoir l'Égypte, que l'empire ottoman ne vit plus que là. Oh que nos diplomates se seraient ôté de soucis, s'ils avaient laissé venir régner à Constantinople le sage Mehemet Aly et le puissant Ibrahim son fils. C'est aujourd'hui que la France et l'Angleterre doivent regretter d'avoir paralysé ces deux hommes, les seuls capables d'opposer une digue aux projets de la Russie ; que de dépenses il faudra faire maintenant pour obtenir par la force ce qui se faisait de soi-même il y a deux ans ; mais dieu sait leurs projets s'ils en ont. [...] La flotte anglaise est dans le golphe. On croyait que celle de France la rejoindrait en août et qu'alors peut-être on tenterait le passage des Dardanelles. Mais l'apparition de Don Carlos en Espagne aura dû créer une nouvelle complication. Si le traité de la quadruple alliance est un véritable travail diplomatique, la France devra intervenir par terre et par mer et bien malgré elle sans doute ; mais cela n'amènera pas encore la guerre ; car c'est de l'orient que doit partir le coup de canon qui retentira dans toute l'Europe, en la mettant en feu, et réduisant en cendres l'immense fatras de protocoles, notes, ultimatums et généralement toutes les élucubrations de la politique moderne. Ce temps là n'est pas loin.*

Idéal scientifique et littéraire ; idéal philanthropique également puisque l'un ne va pas sans l'autre dans la définition de l'homme complet, du savant éclairé tel qu'il fut pensé par l'humanisme des Lumières. Aristide eut au Levant à plusieurs reprises l'occasion de manifester ses intentions à cet égard. Ainsi, dès 1829, songe-t-il par exemple à donner plus d'extension à la culture de la pomme de terre dans la région de Smyrne<sup>15</sup>. Mais c'est surtout dans le domaine de la santé publique que sa sensibilité de philanthrope trouvera à s'exprimer. Pendant toute la durée de son séjour, il manque rarement d'évoquer à l'intention de son père l'état sanitaire de Smyrne. En automne 1831, lorsque l'épidémie de choléra qui atteindra bientôt l'Europe sévit en Asie mineure, Aristide pourra manifester plus concrètement ses facultés d'homme d'action<sup>16</sup>. Dans une lettre datée du 3 septembre 1831, alors qu'il suit avec attention la progression de l'épidémie qui vient d'atteindre Constantinople, il espère que Smyrne sera préservée<sup>17</sup>. Deux semaines plus tard, alors que la maladie fait rage en Égypte, il écrit encore : *en Égypte le [...] choléra apporté par les débris de la caravane de la Mecque fait un grand dégât et l'on croit qu'il tuera bien cent mille hommes, il y a [...] les caractères [...] les plus malins. Puissent-ils aller se perdre dans les sables du désert*<sup>18</sup>. Le vœu d'Aristide ne sera pas exaucé : présent à Smyrne pendant près de deux mois, le choléra y fera plusieurs milliers de victimes. À cette occasion quelques notables de la colonie européenne décident d'unir leurs efforts et d'intervenir énergiquement en organisant la lutte sanitaire contre la maladie. Une fois encore, laissons la parole à Aristide qui, le 16 octobre 1831, fait le récit de ces événements :

*Mon cher père [...] vos craintes du célèbre choléra se sont trop vérifiées, il a décidément [éclaté] ici le 5 du courant ; il ne fait pas de ravages ; des milliers de personnes ont été attaquées et presque toutes sont sauvées ; la maladie se déclare par un évanouissement suivi d'un refroidissement subit ; si le laudanum à l'intérieur et les frictions à l'extérieur sont administrées instantanément, le malade échappe toujours. Au reste, comme tous les autres fléaux pestilentiels, le choléra est presque réservé aux pauvres, et aux personnes qui excèdent de quel-*

15. *Il y a peu d'années que l'on connaît les pommes de terre à Smyrne, écrit-il dans une lettre du 3 juillet 1829. Elles viennent de Trieste ou d'Angleterre [...] Les Turcs et les Grecs n'en ont pas encore mangé, sans doute parce qu'on ne peut les manger crues comme ils font de toute espèce de légumes, bien moins en ont-ils planté. Quelques Francs qui ont tenté cet essai y ont échoué. Mais moi, calculant la température et connaissant les soins qu'exige ce précieux tubercule, y ait fait faire deux plantations en décembre et janvier, dans le jardin de Mme. Hochepied [une amie d'Aristide] avec l'espèce triestine. La plante de décembre [...] a donné d'excellents fruits, celle de janvier est moins avancée. Cet hiver je voudrais faire un essai de nos espèces ardennaises et surtout avec la corne de chèvre absolument inconnue ici. 100 [mesures] me suffiront, dont la moitié en cornes de chèvres rouges et blanches, un quart en grosses rondes rouges et l'autre quart en rondes grises. Je vous dirai plus tard le moyen de me les envoyer. Il est bon qu'elles aient cru dans les terrains secs, pierreux et calcaires comme ceux de Smyrne.*

16. Voir à ce sujet René LEBOUTTE, *La mort aux portes de l'Europe. L'épidémie de choléra à Smyrne en automne 1831, Annales de Démographie Historique. Bulletin d'information*, N° 54, février 1989, p. 45-53.

17. *Nous commençons à espérer d'échapper au choléra ; il diminue à Constantinople et ne s'étend pas sur la côte d'Asie.*

18. Lettre du 4 octobre 1831.

que manière ; depuis avant hier la maladie semble avoir atteint son plus haut période d'intensité et l'opinion générale est qu'il diminuera avant la fin de la semaine. Le choléra ressemble un peu à ces buissons que l'on trouve la nuit dans la campagne et qui de loin n'ont pas mal l'air du diable ou de quelque brigant [sic] couchant en joue. Depuis que nous avons cette maladie, nous sommes de moitié plus gais et bien portants qu'auparavant ; mais je parle toujours de ceux qui vivent bien et se nourrissent bien et sobrement. Il n'en est pas de même des pauvres qui ne peuvent manger de la viande, et doivent faire leur ordinaire de poissons, caviar, olives, huile, de légumes, de concombres, de melons, grenades ou autres fruits crus ; ceux-là sont attaqués et succombent parfois. Cette vérité ayant été reconnue ici, qu'il faut des secours instantanés et les pauvres étant partout un peu laissés en arrière en cas pareil, des personnes charitables pensèrent qu'il faudrait faire une souscription pour venir au secours des infortunés. En conséquence, le 7 du courant, on passa une liste de souscription qui fut bientôt couverte d'un assez grand nombre de signatures. Ces personnes se réunirent et nommèrent un comité directeur. Je fus désigné pour l'un des cinq membres, quoique je ne me fusse pas trouvé à la séance [...] : cependant j'acceptai dans mon désir d'être utile à l'humanité. Nous convoquâmes sur le champ tous les médecins de la ville [...]. Nous fîmes rédiger un avis d'hygiène [...] qui fut traduit dans toutes les langues de cette grande ville, pour être lu dans les Églises, mosquées, temples, synagogues, etc. Nous instituâmes un dépôt de remèdes, nous y plaçâmes un médecin, deux pharmaciens et quatre aides, qui nuit et jour sont à la disposition des pauvres ; enfin nous obtînmes du Pacha le balayement de toutes les rues et d'autres mesures salutaires de police locale ; ensuite, nous étant organisés, nous reprîmes la liste de souscription la portant nous-mêmes de porte en porte, et parvînmes à réunir une somme considérable. Ces mesures ont eu grâce à Dieu l'effet que nous nous en étions promis et si nous n'avons réussi à anéantir le fléau, au moins des centaines de personnes ont été sauvées par la promptitude avec laquelle nos médecins leur ont porté des secours. Tout cela n'est rien pour l'Europe et marcherait seul dans la moindre bicoque, mais dans une ville turque, c'est beaucoup et l'utilité a tellement été sentie que le Pacha nous a fait savoir qu'il était à notre disposition pour toute mesure que nous requerrions de lui [...] Cette affaire m'a beaucoup occupé [...]. Mais qu'est-ce que cela quand on a la consolation d'avoir sauvé la vie à une foule d'individus sans s'être exposé [à aucun] moment !!! Je n'ai pas éprouvé le plus [petit sentiment de] crainte. [...] Je prends toutes les précautions connues [...] quoique je n'aie confiance [qu'en] deux seules choses : pour l'individu être couvert de flanelle [...] et pour la demeure, du chlorure de chaux dans toutes les chambres.

Cette lettre d'Aristide – et le rapport plus détaillé qu'il rédigera bientôt à propos de l'épidémie de choléra – est tout à fait caractéristique des idées qui, dans les années 1830, prévalent en matière épidémique. Il faut aujourd'hui un véritable effort intellectuel pour comprendre que l'on ait pu nier

la dimension « contagieuse » de la maladie. C'est que, plus d'un demi siècle avant les découvertes de la bactériologie, la compréhension du phénomène épidémique est déterminée par les conceptions médicales néo-hippocratiques qui accordent la part essentielle, dans toute réflexion étiologique, au « terrain », c'est-à-dire à un complexe de déterminants qui va des conditions météorologiques à l'état d'esprit individuel (la peur, par exemple, étant considérée comme un puissant facteur de risque), en passant par les habitudes alimentaires et vestimentaires. Impossible ici de s'attarder trop longuement<sup>19</sup>. Insistons cependant sur cette conception particulière de la maladie qui, en récusant le modèle de la contagion, donne toute sa force à celui de l'inégale distribution sociale et, dans le cas de la communauté cosmopolite de Smyrne, raciale de l'épidémie : en qualité d'Européen nanti et sûr de ses comportements rationnels, Aristide se sent préservé du mal et toute son action se déploie dès lors sur fond d'une philanthropie paternaliste qui définit avec précision, et renforce en même temps, les frontières de la notabilité. En intervenant sur le terrain du choléra, en participant à la mobilisation philanthropique de la communauté européenne et aisée de Smyrne, Aristide vérifie et confirme à la fois son intégration au monde de l'élite éclairée.

Deux autres faits d'importance, quoique de nature bien différente, interviennent bientôt dans la vie d'Aristide et ponctuent avec force cette construction progressive d'une image de soi répondant à l'idéal de notabilité à la fois intellectuelle et sociale que, de toute évidence, il s'est donné de longue date. En hiver 1831, tout d'abord, peu après la fin de l'épidémie de choléra, il reçoit notification officielle de sa nomination en qualité de Consul de Belgique à Smyrne et pour l'Anatolie<sup>20</sup>. L'affaire, nous y reviendrons, était en cours depuis tout un temps. Soutenu par quelques amis influents qui intervenaient en sa faveur à Bruxelles, Aristide attendait avec impatience cette nomination à un poste qu'il jugeait *analogue à celui de préfet ou gouverneur en Europe*<sup>21</sup> et qui devait, pensait-il, donner une nouvelle direction à sa carrière<sup>22</sup>. Aussitôt confirmé dans ses fonctions consulaires, il s'applique à rédiger et à transmettre très régulièrement à Bruxelles des rapports détaillés concernant ses activités et ses observations. Les premiers de ces rapports traitent, d'une part, comme il fallait s'y attendre, de l'épidémie de choléra<sup>23</sup> et, d'autre part, d'un plan d'organisation consulaire qu'Aristide soumet à l'appréciation du ministre des affaires étrangères.

19. Il existe une abondante bibliographie concernant l'épidémie de 1829-1832. Retenons : R.-J. MORRIS, *Choléra 1832. The Social Response to an Epidemic*, Londres, Croom Helm, 1976 ; Patrice BOURDELAIS et Jean-Yves RAULOT, *Une peur bleue. Histoire du choléra en France (1832-1854)*, Paris, Payot, 1987.

20. L'arrêté royal de nomination date du 15 septembre 1831.

21. Lettre du 4 novembre 1831.

22. Chacune des lettres de l'automne et du début de l'hiver 1831 reviennent sur le sujet de sa nomination au consulat. Le 2 décembre, par exemple, il écrit : *Je n'ai encore reçu aucune communication relativement à ma nomination et suis fort anxieux de connaître cette affaire finie*. Ce n'est qu'au tout début janvier 1832 qu'il reçoit copie des documents officiels (lettre du 3 janvier 1832).

23. *Sur le choléra qui a régné à Smyrne du 25 septembre au 10 novembre 1831*.



Fig. 4. — Croquis dessiné par Aristide Dethier en décembre 1833.

Deuxième événement majeur en ces années 1831-1832 : un voyage en Anatolie qu'Aristide accomplit en compagnie d'un savant anglais, le révérend Fr. Arundell, antiquaire jouissant d'une certaine célébrité et pasteur de l'église anglicane à Smyrne. Ce voyage, un périple vers Éphèse de quarante jours (fin octobre-novembre 1832), comble véritablement les aspirations intellectuelles d'Aristide. *Notre voyage, écrit-il à son retour, a été des plus heureux, des plus instructifs et des plus agréables. Je suis décidé à l'imprimer à mon retour avec d'autres souvenirs d'Orient [...] Mon voyage m'a donné d'immenses connaissances du pays, des moeurs, des ressources, etc. Enfin j'en suis content à un point que je ne peux assez vous exprimer*<sup>24</sup>. L'aventure effectivement ne manquait pas d'intérêt puisqu'il s'agissait, à l'initiative et sous la conduite d'un homme aussi cultivé qu'Arundell, non seulement de visiter quelques-uns des principaux sites archéologiques connus de l'Asie mineure, mais surtout d'en repérer de nouveaux et principalement Antioche de Pisidie qui constitue la découverte majeure d'Arundell. Aristide manifeste le plus grand enthousiasme et, pénétré sans doute des recommandations de son nouvel ami, il conseille à son père de ne pas

24. Lettre du 4 décembre 1832.

ébruiter trop rapidement un récit d'une telle importance : Nous avons trouvé et vu plus de choses intéressantes que bien des voyageurs qui se sont donné plus de peines que nous. Il est surtout important que l'on ne sache pas où nous avons trouvé Antioche de Pisidie, car cette ville a été inutilement cherchée jusqu'ici et notamment par le général Laborde (Alexandre) qui ne manquerait pas de nous voler notre découverte à notre insu comme il l'a fait pour d'autres choses<sup>25</sup>.

Quoiqu'il en soit des détails, sur lesquels une fois encore nous n'aurons pas ici l'occasion de nous étendre, on voit ainsi dans la vie d'Aristide se multiplier les événements susceptibles de le mener vers la notoriété à laquelle il aspire ardemment : jeune voyageur de commerce, il s'intègre avec aisance à la société des notables européens résidant à Smyrne ; philanthrope éclairé, il ne ménage pas son dévouement en temps d'épidémie ; diplomate fraîchement promu, il prétend avec un même sens du devoir se mettre au service des intérêts du tout jeune État belge ; homme de lettres en puissance, il trouve en compagnie d'Arundell l'occasion rêvée de donner corps à ses ambitions scientifiques et littéraires. Tous les éléments semblent réunis pour que la carrière d'Aristide prenne la plus heureuse direction<sup>26</sup>.

\*  
\* \*

La vie cependant fut pour Aristide plus prodigue en promesses qu'en réalisations. C'est que l'idéal, l'enthousiasme et l'ambition ne suffisent pas, sans doute, pour devenir écrivain ou savant. Dès son retour d'Anatolie, Aristide veut se mettre à la tâche, ordonner ses souvenirs et commencer le récit qu'il se propose d'écrire. L'affaire cependant est plus difficile qu'il n'y paraît : *je travaille continuellement à recueillir des notes sur le pays que j'ai*

25. *Ibidem*

26. Un événement, en lui-même sans grand intérêt, permet de bien mettre en lumière la conscience qu'Aristide a de ses propres ambitions. Le 12 octobre 1832, le journal liégeois de tendance orangiste *L'Industrie* publie une lettre anonyme dont l'auteur, échaudé par une mésaventure commerciale qui lui serait arrivé au Levant, met en cause l'utilité de l'institution consulaire (*L'Industrie. Journal commercial, politique et littéraire*, vendredi 12 octobre 1832, p. 1 et 2). Laurent-François Dethier fait parvenir copie de cet article à son fils. Celui-ci, indigné et se sentant directement mis en cause, rédige une réponse qu'il demande à son père de faire insérer dans *L'Industrie* ainsi que, pour lui donner plus de publicité, dans *L'Emancipation. Noble et simple défense*, écrit-il, qui a pour objectif de rétablir seulement la vérité. Pour que cette défense ait tout son éclat, Aristide suggère à son père d'inviter le rédacteur de *L'Emancipation* à faire précéder sa réponse de quelques réflexions à son avantage, telles que de dire que [...] le journal *L'Industrie* [...] s'est pris à un homme ferme et sans reproche, [...] que déjà je me suis fait connaître par un mémoire sur le choléra que la *Gazette de Santé de Londres* a jugé digne d'être imprimé dans ses colonnes ; que l'on apprendra que mon voyage en Anatolie, outre le but commercial avoué, n'a pas été moins intéressant sous le rapport scientifique ; que j'ai découvert l'emplacement ou les ruines de plusieurs anciennes villes ignorées jusqu'à ce jour, que si je me décide à publier ce voyage il devra offrir l'intérêt le plus varié... et terminer en félicitant le gouvernement qui sait si bien choisir ses agents même les plus éloignés (lettre du 19 décembre 1832). Notons, à propos de l'extrait qui précède, que nous ignorons si le rapport d'Aristide fut effectivement publié dans le *Journal de santé* ; notons également que c'est *a posteriori* seulement qu'Aristide invoque des motivations commerciales à son voyage en Anatolie.

*parcouru en dernier lieu. J'ai pris plusieurs extraits de Polybe, de Strabon etc, etc. Mais plus j'avance, plus je vois la difficulté que j'aurai à faire quelque chose de bon, si à mon retour je n'ai pas une vaste bibliothèque à ma disposition*<sup>27</sup>. Et, un mois plus tard : *Je recueille des notes pour le petit ouvrage que je me propose de publier et quelquefois je compose une page ; mais je trouve que c'est bien difficile. C'est pourtant un ouvrage qui me donnerait une sorte de célébrité*<sup>28</sup>. *C'est une affaire de longue haleine, écrira-t-il encore un an et demi plus tard, et que je ne ferai pas maintenant*<sup>29</sup>. Aristide ne réalisera jamais son projet dont il ne subsiste que quelques esquisses manuscrites dans le fonds Dethier. Le souvenir de son aventure anatolienne n'est cependant pas tout à fait perdu puisqu'Arundell, son compagnon de voyage, publie quant à lui, dès 1834, deux forts volumes sous le titre : *Discoveries in Asia Minor, including a description of the ruins of several ancient cities, and especially Antioch of Pisidia*<sup>30</sup>. Dethier y apparaît à de nombreuses reprises, présenté à chaque fois comme un charmant compagnon de voyage : consolation sans doute un peu amère pour le jeune diplomate qui aurait rêvé plus grande célébrité littéraire.

En ce qui concerne son activité diplomatique, elle se résume elle aussi à peu de chose. Sans doute les circonstances n'étaient-elles qu'à moitié favorables : la Belgique n'étant pas encore reconnue par l'empire ottoman, toute initiative consulaire était comme automatiquement vouée à l'échec. Par ailleurs, au grand dam d'Aristide, sa charge de consul fut purement honorifique et il n'en obtint jamais, ni les émoluments, ni vraiment le prestige qu'il en espérait<sup>31</sup>. C'est à peine si le ministre des affaires étrangères, qui de toute évidence a bien d'autres préoccupations en ces années 1831-1834, accuse réception des rapports et des lettres qu'Aristide rédige à son

27. Lettre du 19 mars 1833.

28. Lettre du 18 avril 1833.

29. Lettre non datée mais qui doit avoir été écrite au mois de décembre 1834.

30. 2 vol., in-8°, Londres, Richard Bentley, 1834.

31. *Je me flatte*, écrit-il à son père le 19 janvier 1832, [que] je parviendrai bien à me faire allouer une bonification par le gouvernement et à lui faire admettre la différence qui existe entre un consul au Levant et ceux de tous les autres pays du monde. En Europe et partout, un consul n'a jamais rien d'autre à faire que de signer quelques expéditions de bâtiments et écrire une fois chaque année à son gouvernement ; mais ici, il est juge de paix, juge civil et criminel ; il a des gardes, [...] un chancelier, il porte un pavillon qui rend sa maison un asyle inviolable : quelque soit le crime qu'ait commis l'homme qui parvient à s'y réfugier, il y est en sûreté ; de plus il a constamment des rapports politiques fort intéressants à faire ; il doit veiller chaque jour à ce que l'on n'empiète sur aucun des droits concédés à sa nation par les traités de commerce ; à la plus légère infraction des immunités franques, il doit remettre des notes virulentes à la Porte, et les suivre jusqu'à ce que pleine satisfaction ait été accordée ; enfin ces places ne demandent ni des hommes mous ni des hommes pusillanimes ou ignorants ; car elles seraient mal remplies et de suite tous les Francs [c'est-à-dire les Européens chrétiens] en souffriraient dans toute la Turquie ; Smyrne étant par son importance et sa position la seconde ville de cet empire, tous les consuls y portent l'habit d'officier général, en toute occasion où ils marchent pour affaire, ils doivent être précédés de leurs gardes [...] et cela pour imposer au peuple turc et à la tourbe de gens sans aveu qu'ils sont chaque jour obligés d'emprisonner et punir, soit pour méfaits, soit plus souvent encore, pour les sauver des mains de la justice turque trop expéditive. Enfin mes dernières preuves de l'importance et de la considération dont ces places jouissent, ce sont les personnes qu'on y nomme d'ordinaire [...] Tous ont des croix, des pensions, on les nomme comtes, chevaliers, etc, etc. Le consul belge sera donc bien malheureux ou maladroit s'il ne réussit pas aussi à obtenir quelque petit avantage, actuel ou futur.

intention. À telle enseigne qu'en décembre 1833, le jeune consul confie à son père : *quant à mes relations avec le Ministre, je les ai interrompues pendant quelques temps, étant dégoûté de voir que je n'avais jamais de réponse à mes lettres*<sup>32</sup>.



Fig. 5. — Lettre adressée à Aristide Dethier par le ministère belge des affaires étrangères.

On le voit, ici aussi, bilan en demi-teinte pour cet homme que les circonstances ainsi qu'une personnalité sans doute un peu faible situent toujours quelques pas en retrait de ses ambitions. Quant à ses activités commerciales, elles ne se portent guère mieux : au début de l'été 1831, en effet, la firme Kaison décide de se retirer du marché levantin et demande à Aristide de liquider le comptoir qu'il y a créé. Dès ce moment, Aristide songe à rentrer au pays, mais sans parvenir pourtant à se décider : *Je ne sais trop après mon retour de quel côté je me tournerai. J'ai il est vrai toute l'amitié de Mr Kaison et il est infiniment disposé à m'obliger, mais tout cela n'est que de bonnes dispositions [...] J'ai d'ailleurs acquis dans ce pays de l'usage et des connaissances, et je me flatte que je pourrai toujours me tirer d'embaras*<sup>33</sup>. De plus, la perspective de sa nomination en qualité de consul, ainsi que la possibilité d'être mandaté à Smyrne par une autre entreprise textile verviétoise – la firme David<sup>34</sup> –, l'incitent à prolonger son séjour. Espoir finalement déçu, ici encore, puisqu'après de longues hésitations, les David

32. Lettre du 31 décembre 1833.

33. Lettre du 19 août 1831.

34. Lettre du 16 février 1832.

décident de ne pas s'engager sur le terrain de l'Asie mineure<sup>35</sup>. Dès le début de 1833, au vu de ces circonstances de moins en moins favorables, il semble qu'Aristide prennent plus fermement la décision de rentrer en Belgique. Mais en reculant cependant, encore et encore, la date de son retour, prétextant tantôt ses espérances en ce qui concerne ses charges consulaires, tantôt telle affaire à régler et tantôt encore la difficulté de trouver un bateau<sup>36</sup>. C'est que, comme il l'écrit, *il est plus difficile qu'on ne pense de quitter un pays où on a été si longtemps*<sup>37</sup>. Difficile de quitter le Levant ; difficile également, sans aucun doute, de se décider à rentrer en Belgique sans fortune et sans gloire véritable.

\*  
\*   \*  
\*

C'est un homme encore jeune – il a trente-quatre ans – qui s'embarque le 11 octobre 1834 sur un brick de commerce, l'Albano, à destination de Flessingue et d'Anvers. Pendant cette traversée mouvementée qui durera plus d'un mois et demi<sup>38</sup>, Aristide aura l'occasion de méditer longuement sur son séjour à Smyrne et sur l'avenir qui l'attend. Son journal de voyage<sup>39</sup>, tenu au jour le jour, nous renseigne avec la plus grande précision sur ses états d'âme. *En pensant à Smyrne*, écrit-il alors que la ville disparaît dans le lointain, *j'éprouve un serrement de coeur indéfinissable*<sup>40</sup>. Aristide Dethier, ce jeune homme doué, un peu faible cependant et que les circonstances n'ont qu'à moitié favorisé, s'épanche dans ce carnet en toute liberté. Son amertume est encore teintée d'enthousiasme lorsqu'il songe aux nouveaux projets qui l'attendent – revenir à Smyrne ? Ouvrir un comptoir commercial en Amérique ? Mais c'est la nostalgie qui domine, la nostalgie de rêves inaccomplis, et, cherchant à l'exprimer il aura recours, pour son propre usage cette fois, aux motifs et au style doucereux qui étreignent les âmes sensibles. 19 novembre 1834, après des jours et des nuits de tempête ininterrompue, il écrit :

*Combien un voyage de mer ressemble à la vie du commun des hommes ; je ne parle pas des heureux, des fortunés qui partent à*

35. *Entre autres lettres que j'ai trouvées à mon retour [d'Anatolie]*, écrit Aristide à son père le 4 décembre 1832, *était la détermination de Messieurs D[avid] extrêmement polie et remplie des formes de la plus excessive attention ; elle me dit pourtant qu'ils ne peuvent donner que peu d'extension à leurs affaires au Levant, qu'ils ne peuvent me fixer rien de positif. Je les remercie donc de leurs bonnes intentions à mon égard et partirai bientôt pour aller vous revoir.*

36. À partir de 1833, la plupart des lettres qu'Aristide adresse à son père évoquent ce départ qui n'en finit pas d'être retardé. 18 avril 1833 : *Encore de Smyrne direz-vous ! c'est vrai ; mais bientôt je la quitterai tout de bon et vous me verrez tomber comme une bombe ;* 18 juin 1833 : *Je ne vous ai pas écrit le courrier passé faute de motifs suffisants et parce que cela ressemble à une plaisanterie de dire toujours que je vais partir et de n'en rien faire.*

37. Lettre du 18 avril 1833.

38. L'Albano n'arrive aux Pays-Bas que le 1<sup>er</sup> décembre 1834.

39. *Journal de mon voyage de Smyrne à Anvers*, p. 116 à 239 d'un des cahiers de notes d'Aristide.

40. *Ibidem*, p. 116.

*Smyrne et sont vingt et un jours après dans la Tamise, je parle des voyages ordinaires et du sort ordinaire des mortels.*

*Nous partons de Smyrne que couvrent de sombres vapeurs. Quelques cyprès, la pointe de quelques minarets apparaissent seuls et sont comme les souvenirs de la première enfance. Le bâtiment gouverne à peine, il paraît n'aller ni en avant, ni en arrière. La passe du château est verdoyante d'herbes marécageuses animées par des pêcheurs qui chantent en tirant leurs filets, rutilante de soleil. Nous sommes à vingt brasses de terre et personne ne pense aux deux mille lieues de soucis qui nous restent à explorer. L'un chante, l'autre dort et l'autre dessine, ou cherche à l'aide du télescope de percer le sombre nuage qui couvre le jardin d'Ionie. Un peu d'inhat [vent contraire] nous cause quelque contrariété mais nous avançons, tout nous rit, tout ce qui nous entoure est plein de ressouvenirs agréables. Le second jour arrive. Nous jetons un dernier regard sur le Coryphe car Smyrne ne se voit plus [...], c'est l'adieu fait à notre enfance ; le pic a été tourné, le vent se lève, nous descendons l'archipel en deux jours avec un vent parfait, au milieu d'îles riantes, pleines de souvenirs gracieux. Nous sommes bercés d'espoir, nous avons eu un premier souci à 18 ans.*

*Cependant le vent qui nous était si favorable se tourne contre nous en fraîchissant. Il nous porte sur la terre de Calabre, nous ballote, nous fait souffrir puis s'adoucit et nous conduit jusque dans une passe difficile, le canal de Malte, dont il faut sortir pour se placer convenablement dans la Méditerranée. Dix jours de peine, de travaux continus, d'attentes déçues, de craintes réelles nous font acheter ce point important, enfin nous avons vingt-cinq ans et un état. Le vent nous prend et nous marchons vivement, quoique sans trop nous fier à la fortune, car elle est toujours là prête à nous offrir des contrariétés et à mettre toute circonstance contre nous au moindre endroit difficile ou dangereux.*

*Gibraltar est sur la route. Ce point coupe notre vie en deux. C'est là qu'il faut prendre femme<sup>41</sup>. Nous avons trente ans. Mais Gibraltar est couvert d'épais nuages, [...] il pleut partout, le ciel et la mer ne font qu'un, nous sommes dans le détroit à notre insu, nous sommes à six mille de terre et nous ne voyons que la mer, nous nous mettons en travers pour attendre, nous perdons du temps, un temps précieux ; nous n'osons ni avancer ni reculer, mais le vent et un courant irrésistible nous porte en pleine mer. Tout va bien, tout a réussi au gré de nos espérances et la lune de miel dure jusqu'au cap Finistère. Nous pénétrons dans le golphe de Gascogne. Le vent, la mer, la tempête nous ballotent, nous poussent au loin. Alors naissent les regrets inutiles [...] En attendant nous n'avons fait que les deux tiers du chemin, et il nous reste à traverser le golphe de Biscaye, à monter la Manche [...] et faire quarantaine dans un port dangereux, enfin monter la rivière et arriver à Anvers au mois de décembre.*

41. Aristide restera célibataire.

*Résumons-nous donc, nous avons fait trente neuf jours de voyage pour traverser le beau de la route et pendant le beau temps, maintenant le dangereux, le difficile est à parfaire, lorsque la saison devient de plus en plus mauvaise. N'est-ce pas là la vie ? Quarante jours de voyage dont trois jours de calme, onze jours de vent favorable et vingt-huit jours de tempête ou vent contraire ? Il ne valait pas la peine de naître ou de se mettre en mer. Mais nous verrons la fin, car il reste encore une fin quelconque et qui doit nécessairement arriver*<sup>42</sup>.

\*  
\* \*

De retour en Belgique, Aristide déploie une intense activité mondaine, cherche à rencontrer autorités politiques et industriels dans l'espoir de mettre en place un nouveau projet levantin. À Theux, au printemps 1835, il écrit un mémoire sur le *commerce de la Belgique avec la Turquie*<sup>43</sup> grâce auquel, espère-t-il, il convaincra qui de droit de l'opportunité qu'il y a pour la Belgique industrielle de développer des relations commerciales avec la l'Asie mineure. Il termine son mémoire en insistant sur la nécessité, pour le gouvernement belge, d'avoir sur place un représentant permanent : *le choix d'une personne douée des qualités requises dans un pays si différent du nôtre, pour y remplir les fonctions importantes d'agent commercial de Belgique, est donc un point décisif*<sup>44</sup>. Ce sont les dernières lignes du mémoire, qui ne laissent aucun doute sur les intentions et les souhaits d'Aristide<sup>45</sup>. Son plaidoyer, cependant, ne sera pas entendu et, bien malgré lui, il devra se résoudre à rester en Belgique, renonçant ainsi aux espérances qui nourrissent sept années de sa vie. Il s'attachera dès lors à la recherche et l'exploitation des mines métalliques dans la région de Verviers et occupera quelques fonctions politiques à Theux où il meurt le 25 février 1871.

\*  
\* \*

Ainsi a pris fin, sur une note quelque peu amère et nostalgique, le séjour à Smyrne d'Aristide Dethier. Sur le bateau qui l'avait ramené en Belgique, alors que le temps était au beau fixe, il avait écrit ces quelques lignes assez jolies et qui révèlent, chez ce jeune homme sensible, au-delà des réussites et des échecs, au-delà de l'ambition déçue, la recherche d'une forme de sérénité à la

42. *Ibidem*, p. 185-189.

43. *Op. cit.*, Verviers, Eugène Coumont, 1835.

44. *Ibidem*, p. 13.

45. Dans la lettre que, le 11 avril 1835, il transmet avec son mémoire au ministre des affaires étrangères, il écrit encore : *Les travaux auxquels je me suis livré durant mon long séjour en Turquie, divers voyages dans plusieurs parties de cet empire entrepris dans des vues industrielles et la confiance dont vous m'avez déjà honoré en me faisant nommer consul de Belgique à Smyrne et pour l'Anatolie, sont les motifs qui m'engagent à me présenter à vous, Monsieur le ministre, pour être chargé de remplir les fonctions d'agent commercial du gouvernement à Constantinople.*

fois très personnelle et si caractéristique d'une époque. Aristide est indissociablement témoin de lui-même et de son temps :

*Le bâtiment glisse sur la mer, il semble être entouré d'eau écumante et qui bouillonne avec un léger bruit, mais si agréable qu'aucun murmure de ruisseau ne peut lui être comparé. Le mouvement du bâtiment est doux, lent et réglé, le bruit des cloisons est presque nul. Assis et écrivant sur le sofa de la chambre, il me paraît que je me repose sur les flancs d'un puissant animal endormi et que la force qui me balance est produite par sa respiration. Je suis là assis à mon aise, je me penche, je m'étends à volonté, aucun effort physique ne m'est nécessaire pour [m'installer] dans la position qu'il me plaît de choisir, je puis allonger les jambes avec mollesse, les fenêtres de la chambre sont ouvertes, le soleil y pénètre, les couchettes sont éclairées, l'air infect de la sentine a disparu, ma poitrine se dilate, je respire avec volupté. Je jouis de la vie et crois être heureux<sup>46</sup>.*

---

46. *Journal de mon voyage de Smyrne à Anvers*, p. 153-154 (10 octobre 1834).